

Le Drapeau ROUGE

Le mouvement ouvrier
depuis 1917
RaDAR

n°1
Septembre 2012
Trimestriel
10 euros



REVUE D'HISTOIRE DES REVOLUTIONS, DES GREVES ET DE LA LUTTE DES CLASSES

1907

GLOIRE AU 17^E

**GREVE CHEZ
DELESPAUL
HAVEZ**



1936

**PENN
SARDINE
EN LUTTE**



1925

**REVOLUTION
ALLEMANDE**



1919

**SEATTLE EN
EBULLITION**



1919

Et aussi : Ohé Partisans ! - Clarté : du refus de la guerre à la révolution

*« Bien sûr nous avons eu plus de soirées défaites que de matins triomphants.
Mais, à force de patience, nous avons gagné le droit précieux de recommencer. »*

Daniel Bensaïd

Article paru dans le n° 3 de *La Lutte ouvrière* (voir l'encadré ci-dessous), organe du Parti ouvrier internationaliste, du 11 juillet 1936

LA GRÈVE CHEZ DELESPAUL HAVEZ

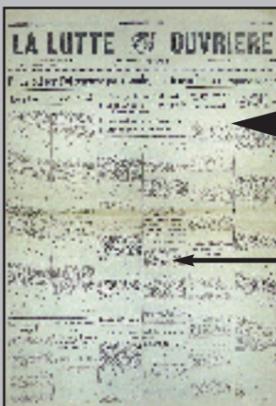


Dans une usine occupée, des ouvrières et des ouvriers organisent un bal au son du phonographe. (coll. Musée de l'histoire vivante - Montreuil)

DVD *La Lutte ouvrière* (1936-1939)

Vous pouvez trouver sur ce DVD les 119 numéros du journal du Parti ouvrier internationaliste au format PDF. Ce sont des milliers d'articles et de photographies qui sont consultables directement ou par le biais d'un index.

Bonus : le numéro 1 de *La Lutte ouvrière* de Belgique et deux brochures édités par le POI.



15 euros

Une du n° 3 de *La Lutte ouvrière*, d'où est tiré cet article.

La hantise que les ouvriers occupant les usines décident de mettre en route la production sous leur responsabilité a troublé le sommeil des patrons et, aussi hélas, des dirigeants de la gauche traditionnelle. Une preuve, la déclaration du secrétaire du PC dans *l'Humanité* du 12 juin « contre les fausses nouvelles », qui dénonce « les ennemis du peuple qui font courir le bruit que les ouvriers en grève veulent faire marcher les usines »... Pour conclure : « Mais les grévistes sont assez forts pour ne pas faciliter les manœuvres grossières de leurs pires adversaires. » Il n'y a pas que de faux bruits. Le sujet est discuté dans les assemblées des délégués d'usines de la région parisienne. Mais les leaders syndicaux sont vigilants et veillent à empêcher tout débordement. Il faut donc faire le silence sur le conflit de Delespaul-Havez où les ouvriers ont fait marcher l'usine. *La Lutte ouvrière* est le seul journal à en rendre compte, car c'est sous l'influence du groupe trotskyste du Nord, et d'Eugène Devreyer (lire sa biographie au verso) en particulier, que va s'épanouir cette initiative, la plus hardie de 1936.

La presse ouvrière retire les grèves de la première page. Il n'y aurait plus que quelques milliers de grévistes, événement qui ne mérite pas qu'on y attache désormais beaucoup d'importance. *L'Humanité* et *Le Populaire*¹ agissent de même et pourtant, dans la région de Monsieur le député-maire, ministre de l'Intérieur, se produit un événement d'une importance historique : plusieurs centaines de travailleurs en lutte ont mis une usine en route. Il y a quelques jours à peine qu'à cors et à cris on nous dénonçait comme des « provocateurs » appelant les ouvriers à prendre les usines ; aujourd'hui la consigne de silence est observée d'une façon vraiment remarquable.

L'usine Delespaul-Havez à Marcq-en-Barœul, occupant un personnel de 650 ouvriers, la plus forte fabrication de chocolat et de biscuits de la région.

Si le patronat du Nord est un des plus féroces de France, les patrons des confi-

series, chocolateries, biscuiteries se sont par-dessus le marché montrés comme les plus réactionnaires parmi les réactionnaires...

Ainsi s'écoulèrent 28 jours de grève. Un mois de résistance acharnée avec comme nourriture des boules de pain et du singe². Un mois de lutte après lequel une nouvelle dérobade du représentant patronal mettait à l'ordre du jour la nécessité de passer à un autre stade de lutte...

Excédés, les travailleurs décidèrent dans la journée du vendredi 3 juillet de faire marcher l'usine à partir du samedi³.

Immédiatement, ils nettoyèrent l'usine pour la mettre en ordre de marche, renforcèrent les services de défense, et le samedi matin l'usine commença à rouler. Cela dura jusqu'à 13 heures. A ce moment-là, le courant électrique fut coupé. Plus de force motrice et également plus d'eau. Malgré cela, l'émoi était grand chez les patrons

et les autorités gouvernementales. Le préfet invoquait vainement auprès des délégués ouvriers la « légalité » : ceux-ci le renvoyaient à l'attitude des patrons les condamnant à mourir de faim. La presse commençait à s'emparer de l'événement et, plus encore, d'autres usines en grève se montraient gagnées par l'exemple de Delespaul-Havez. Aussi, samedi soir, malgré l'engagement donné de parler à Paris dans le 19^e arrondissement, Salengro⁴ se rendit à

1 - *Le Populaire* : journal socialiste.

2 - *Singe* : viande en conserve.

3 - *Ils ont entre-temps* saisi les comptes de l'entreprise et constaté le montant des bénéfices et la part coquette que les patrons se distribuent.

4 - *Roger Salengro* : socialiste, il est au moment de l'écriture de cet article ministre de l'Intérieur du Front populaire. Après une campagne de calomnie de l'extrême droite, il se suicide en novembre 1936.



Article paru dans
le n° 35 de *IV^e internationale*,
de janvier 1969

LA

REVOLUTION ALLEMANDE

Le 28 janvier 1918, une grève éclate dans l'industrie à Berlin et se propage aux principales villes du pays (Kiel, Hamburg, Köhln...). Les travailleurs lassés de la dictature, des pénuries, de la misère et de la mauvaise situation sur le front, se lancent dans un conflit qui durera 8 jours. Le gouvernement du Reich, le dos au mur, cède, et en parallèle, lance une violente vague de répression contre les meneurs influencés par les idées communistes. Les sociaux-démocrates d'Ebert, embourbés dans une politique d'Union sacrée depuis le début de la guerre, prennent peur de la popularité grandissante de la jeune Révolution russe, tant chez les travailleurs que chez les soldats. Le spectre du communisme hante la bourgeoisie et la sociale-démocratie allemande...

Le 9 novembre 1918, la République était proclamée en Allemagne et l'empereur Guillaume II s'enfuyait avec son fils aux Pays-Bas, emporté par la houle révolutionnaire qui déferlait sur son pays et qui allait, par vagues, créer et recréer des situations révolutionnaires jusqu'en 1923. L'objet de cet article n'est pas de retracer l'histoire de la révolution allemande de 1918 à 1923. Il est, plus modestement, de réaffirmer la nature socialiste de cette révolution et de caractériser les forces politiques et sociales qui en étaient les acteurs. Au moment où, à l'occasion d'une commémoration, l'ar-

mée des sycophantes se réveille afin de reprendre son travail de déformation de l'histoire, un tel projet n'est jamais inutile.

La révolution allemande était le produit direct de l'effondrement militaire de l'empire et non contrairement à ce que les chefs de l'armée, tel le général Groener¹, ont tenté de le faire croire par la suite, sa cause. C'est le caractère intenable de la situation militaire en septembre-octobre 1918, après la contre-offensive française, les victoires de chars anglais, le rejet du front allemand jusqu'à la ligne Siegfried, qui poussa l'amirauté à vouloir provoquer une bataille décisive contre la flotte an-



Spartakistes posant autour
d'une auto-blindée.
(coll. RaDAR)

glaise et à vouloir jeter 80 000 hommes dans un affrontement désespéré, fin octobre 1918. Ce qui fut la cause immédiate de la révolte des marins de Kiel². La mise aux fers d'un millier de marins qui refusaient la guerre a eu pour conséquence un mouvement de solidarité de leurs camarades qui avaient derrière eux l'expérience de la révolte des marins de mars 1917³. Bientôt le mouvement s'étendit à tous les centres de la flotte, en particulier à Hambourg⁴ et à Brème, tandis qu'à Kiel même, des conseils de soldats, puis d'ouvriers se formèrent.

De la côte, le mouvement s'étend au pays où la jonction entre les soldats et les travailleurs qui en ont assez de la guerre et la misère⁵ se fait encore plus vite.

Le 7 novembre 1918, des conseils d'ouvriers et de soldats prennent le pouvoir à Cologne, Hanovre, Brunswick, Brème, Hambourg, Wittmund, Wilhelmshaven, Cuxhaven, Brestbuttelkoog, Lochsted, Rendsburg, Kiel, Lübeck, Altona, Rostock, Scwherin, Lehe, Gestemunde et Munich⁶. Ces conseils d'ouvriers et de soldats n'étaient pas une création spontanée surgie arbitrairement : en recourant à cette forme d'organisation, les travailleurs et les soldats suivaient l'exemple de la révolution russe ainsi que l'exemple donné par leur propre expérience des grèves d'avril 1917 à Leipzig et à Berlin, menées par les « hommes de confiance révolutionnaires » et les « socialistes indépendants », et des grèves de janvier 1918 à Kiel et à Berlin⁷.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1918, la République est proclamée à Munich⁸.

Berlin n'est atteint par le mouvement qu'en tout dernier lieu, et ce n'est que le

5 - Voir J. Kuczynski, *Die Geschichte der Lage der Arbeiter unter dem Kapitalismus*, Volume 15, Akademie, Verlag, Berlin, 1963 (pages 4, 5 et 19).

6 - *Illustrierte Geschichte*, page 191.

7 - Eberhard Kolb, *Die Arbeiterrate in der deutschen Innenpolitik 1918-1919*, Droste-Verlag, Düsseldorf 1962 (pages 57-58), *Die Novemberrevolution 1918 und die deutschen Gewerkschaften (Erinnerungen von Veteranen der deutschen Gewerkschaftsbewegung an die Novemberrevolution)*.

8 - Allan Mitchell, *Revolution in Bayern, 1918-1919*, (*Die Eisner-Regierung und die Rate-Republik*), Verlag C. H. Beck, Munich 1967 (pages 67-92).

1 - W. Groner, *Lebenserinnerungen. Jugend, Generalstat, Weltkrieg*, Gottingen. 1957 (Page 466 et suivantes.)

2 - Bernhard Rausch, *Am Springquell der Révolution. Die Kieler Matrosenerhebung*, Kiel. 1918.

3 - Icarus, *The Wilhelmshaven Revolt*, London, Freedom Press 1914, *Illustrierte Geschichte der deutschen Révolution*, I.A.C. Berlin, 1929 (pages 158-159).

4 - Richard A. Comfort, *Revolutionary Hamburg, Labour Politics in the early Weimar Republic*, Stanford (California), 1966 (pages 37-38).



GREVE A DOUARNENEZ

Article paru dans *Révolution prolétarienne*, n° 1, janvier 1925.

SARDINERIE: UNE GREVE DE LA MISERE

Quoi qu'en disent les patrons et les journaux à leur solde, la grève des sardinières et des manoeuvres d'usines est purement économique. C'est la vie chère qui a poussé les ouvriers à la grève ; ce sont les privations qu'ils endurent depuis des mois et des mois qui les ont fait sortir de l'usine.

Quand on voit leurs misérables salaires, on se demande comment ils ont pu attendre si longtemps sans réclamer les quelques sous supplémentaires qui leur permettraient, non pas de nourrir convenablement leur famille, mais simplement de diminuer un peu leur misère. Grève révolutionnaire et communiste, quel mensonge du patronat ! Il est vrai qu'il en a l'habitude.



Etalage et séchage des sardines.
(Coll. RaDAR)

« Il faut les voir sortir des usines, la figure pâle et amaigrie par les privations et manger à midi (le repas du soir est aussi maigre) la soupe et le bout de pain apportés par le petit garçon ou la femme, car beaucoup habitent dans les communes environnantes, pour se faire une idée de la misère qui règne chez ces travailleurs qui ne gagnent jamais de quoi vivre convenablement. »



Cette grève n'a qu'une seule et unique cause : les salaires dérisoires ; et qu'un but : l'augmentation de ces salaires. Les ouvrières, qui touchent actuellement 0 fr. 80 de l'heure, demandent 1 fr. 25 et les manoeuvres qui sont à 1 fr. 30 veulent 1 fr. 75.

SITUATION DES OUVRIERES DES USINES DE CONSERVES

0 fr. 80 de l'heure. Quelle dérision, surtout quand on connaît le travail que ces ouvrières doivent fournir en période de pêche.

Dans les usines de conserves de la côte bretonne, la plus grande partie du travail — nettoyage du poisson, cuisson, mise en boîte, huilage, vérification des boîtes, etc., est faite par des femmes. Lorsque en été, les touristes se

promènent le long des plages, ils prennent souvent plaisir à s'arrêter devant les usines pour entendre les femmes chanter et certains d'entre eux trouvent cela bien gai. Mais ils ne savent pas que les femmes chantent pour rompre la monotonie du travail et surtout pour éloigner le sommeil ; ils ne se doutent pas que parfois à minuit, une heure, deux heures matin, les sardinières sont encore à la besogne, les paupières battantes, les jambes lasses, les reins brisés et qu'après quelques petites heures de repos, elles devront revenir à l'usine sans avoir à peine eu le temps d'embrasser leurs enfants, sans avoir vu leur mari revenu de la pêche la veille et reparti dans la soirée.

Le travail le plus dur est celui des cuisines. Toujours debout, toute la journée le visage au-dessus de l'eau ou de l'huile en ébullition, elles doivent, l'attention toujours en éveil, plonger

continuellement de lourds grils chargés de poissons dans de grandes bassines remplies de liquide bouillant.

Et j'en connais qui, les jambes enflées par la station debout et ne pouvant plus marcher, furent reconduites chez elles en voiture.

Pour ce travail éreintant, travail de bête de somme, ces pauvres ouvrières touchent à Douarnenez, la somme fabuleuse de 0 fr. 90 — dix-huit sous — de l'heure. Les sardinières les plus nombreuses, qui font les autres travaux, ont 0 fr. 80.

En pleine pêche, les ouvrières rentrées chez elles à minuit ou une heure doivent être de nouveau au travail à 7 ou 8 heures du matin, rester toute la journée et encore une partie de la nuit suivante à l'usine et cela pendant plusieurs jours et souvent plusieurs semaines de suite.

Le poisson pêché et porté à l'usine n'attend pas et il faut 15, 16, 17 heures de travail par jour. Les femmes n'ont alors que 7 ou 8 heures de repos sur lesquelles elles prennent le temps de se rendre à la maison, de préparer les repas et de soigner (!!!) les enfants en trois quarts d'heure ou une heure.

On cite dans les ports de pêche les usines qui travaillent le plus et on dit : « Les femmes de chez Mr X ont eu 90 fr., 100 fr. à leur semaine ». Les chiens de garde de la bourgeoisie de s'écrier « Tout de même quel beau gain pour des femmes ».

LA REVOLTE DU

Texte tiré de la brochure
« Crosse en l'air, le
mouvement ouvrier et
l'armée 1900-1914 », série
« Classique rouge »,
publiée par la Ligue
communiste en avril 1970.

17^E

A partir de 1904, une crise de surproduction du vin monte en France, rendue plus vive par des importations venant principalement d'Algérie. Les tarifs à l'hectolitre passent, en 3 ans, de 24 francs à 6 francs. En parallèle, le gouvernement autorise la chaptalisation¹ des vins d'Algérie qui servent à couper les vins médiocres de métropole. La misère frappe tellement les viticulteurs qu'ils se révoltent à partir de mars 1907.

Au fil des mois, le mouvement prend de l'ampleur et des manifestations gigantesques se déroulent dans les villes et les villages des régions viticoles (150 000 personnes à Béziers (12 mai), 250 000 à Carcassonne (26 mai) et 700 000 personnes à Montpellier (7 juin)).

Clemenceau, Président du conseil, décide de réprimer les manifestations qui tournent dans de nombreux endroits à l'émeute. Le 20 juin, il fait tirer par la troupe sur des manifestants à Narbonne. Il y a 5 morts.

Le lendemain, le 17^e Régiment d'infanterie de ligne se mutine. C'est le récit vif et haletant d'un caporal du régiment que nous vous proposons.



1 - Ajout de sucre lors de la fermentation visant à augmenter la teneur en alcool.

Il est indispensable, pour comprendre la possibilité de la mutinerie du 17^e, de connaître l'état d'esprit qui régnait en temps normal dans le régiment et l'état d'esprit causé dans toute la population par l'agitation viticole.

Pendant les deux années (1905 à 1907) qui suivirent l'application du recrutement régional, l'esprit du régiment changea complètement.

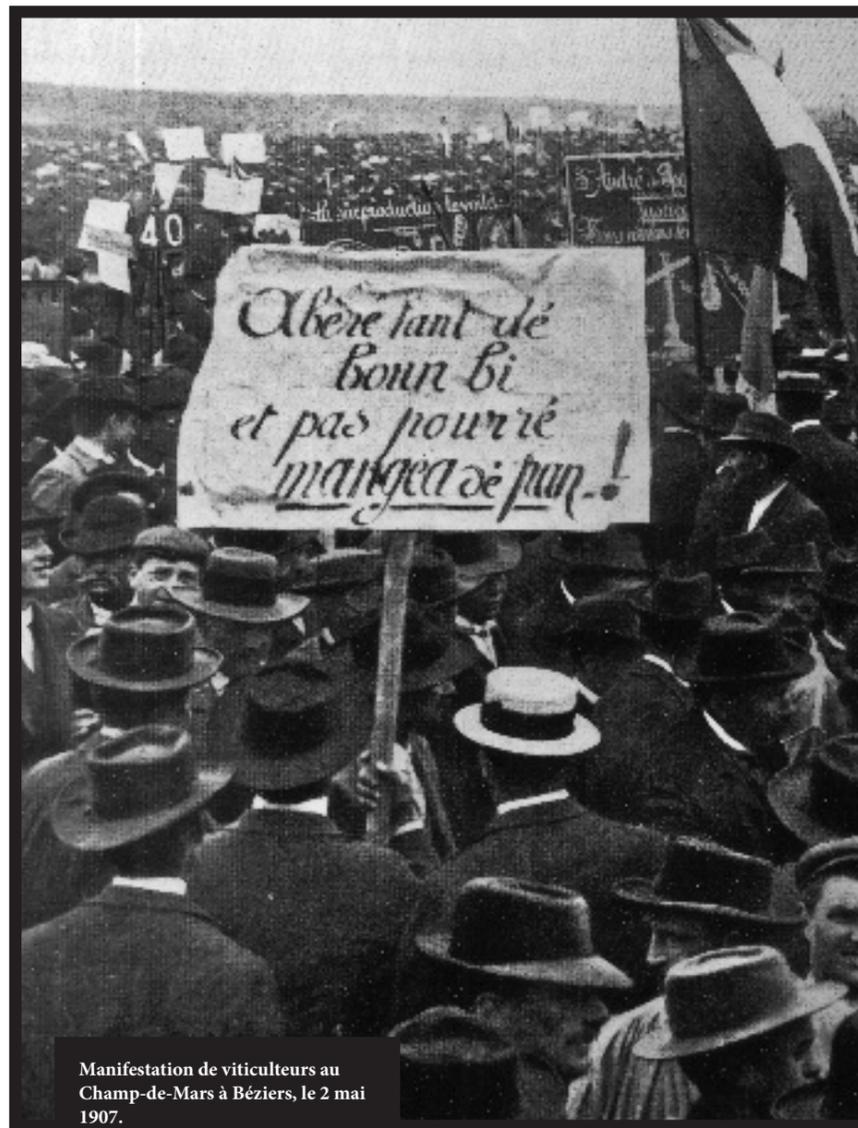
Toute la garnison de Béziers était composée de jeunes gens des environs immédiats de la ville. Celle d'Agde comprenait les recrues des villages environnants et de Béziers. Les nouveaux caporaux et sous-officiers non rengagés, se trouvant au milieu de leurs camarades d'enfance, ne pouvaient imposer leur autorité : ils auraient été mis à l'index dans leur village et encouru des représailles. Aussi, sauf quelques rares exceptions, conservèrent-ils la camaraderie aux dépens de la discipline. Les officiers ne pouvaient réagir contre ce relâchement de la discipline, sollicités qu'ils étaient par des demandes de favoritisme et ne pouvant les satisfaire qu'à la condition de fermer les yeux dans maintes circonstances pour ne pas provoquer, par des inégalités criantes, des protestations intempestives. A tous les degrés de la hiérarchie, on n'osait plus sévir, les punitions donnant souvent lieu à des réclamations et risquant d'amener des « histoires ».

RAS-L'BOL VITIVOLE

Dans cette région du Midi, l'autorité paternelle n'existe pas ou est très peu sévère. Echappé au joug de l'école, l'enfant ne connaît pas d'autre servitude et est naturellement turbulent. Aussi, ce n'est pas sans une vive rancœur qu'il se soumet à la discipline militaire. Il n'a pas besoin de devenir antimilitariste, il l'est foncièrement, naturellement, ou plutôt il n'est jamais devenu militariste.

En temps normal, bien avant l'agitation viticole, souvent les soldats parlaient de révolte et supputaient les chances de réussite dans une rébellion. Jamais des considérations patriotiques ou de devoir ne les retenaient, mais seulement la crainte que le mouvement ne fut pas suivi par les autres régiments et aussi par beaucoup de camarades trop froussards.

Quand survint l'agitation viticole, ces craintes devaient diminuer et l'éventualité d'une mutinerie se présenter plus sérieusement à l'esprit des militants. Il n'était pas possible, en effet, que l'agitation qui secouait profondément le pays ne fleurât pas les militaires qui vivaient si intimement liés avec leur famille et avec l'élément civil.



Manifestation de viticulteurs au
Champ-de-Mars à Béziers, le 2 mai
1907.
On peut lire sur la pancarte :
« Avoir tant de bon vin et ne pas
pouvoir manger de pain ! »
(Coll. RaDAR)

Sur ces entrefaites, le commandant, avec une inconscience extraordinaire, convoqua des réservistes pour une période de vingt-huit jours. Ceux-ci firent pénétrer à la caserne, plus intensément encore non l'antimilitarisme, qui y était d'une manière endémique, mais la surexcitation qui allait lui donner l'occasion de se manifester.

Ce fut d'abord la mutinerie des réservistes d'Agde. Le 1^{er} juin, l'ordre étant arrivé vers 1 heure de suspendre les permissions accordées pour le lendemain dimanche, le mécontentement se traduisit aussitôt par des actes. Un réfectoire fut transformé en salle de délibération et les nombreux réservistes présents décidèrent de descendre en tenue et faire descendre leurs camarades pour sortir à 2 heures. A l'heure

dite, ils se présentèrent au nombre de 200, devant le poste. La garde ferma le portail. Des orateurs improvisés prirent la parole. L'action directe allait être pratiquée quand deux capitaines survenant obtinrent des mutins qu'ils attendissent pendant que le commandant était mandé en hâte. Celui-ci, à son arrivée, dit qu'il allait téléphoner au Général pour que les permissions fussent accordées et l'effervescence se calma. Une revue en tenue de campagne fut ordonnée et se passa comme s'il n'était rien arrivé. A 5 heures, parvint l'ordre de laisser partir les réservistes. Pendant ces troubles, l'active resta dans une expectative sympathique aux mutins et beaucoup de jeunes soldats pressaient les hésitants de se joindre au mouvement. A Béziers,

le même jour, des manifestations presque aussi graves se produisirent. A partir de ce jour, il y avait de l'orage dans l'air, la discipline était de plus en plus excrécée et bafouée. En vain, le colonel et les généraux passèrent-ils des revues pour « relever le moral » des soldats. Leur prestige était bien compromis.

L'EXEMPLE DU 100^E

La mutinerie du 100^e du 9 juin produisit un effet plus profond encore. On peut dire qu'elle fut la principale cause de la mutinerie du 17^e. Le lendemain du jour où cette nouvelle fut connue, quelques militants de la 2^e compagnie se réunirent pour s'entendre sur la préparation d'un acte d'indiscipline quelconque, aussi grave que possible. Ils décidèrent de provoquer la formation dans chaque compagnie d'un noyau de militants qui se livreraient à une propagande intense et se tiendraient en rapport entre eux, pour, le moment venu, agir de concert et étendre le mouvement à toutes les unités. Malheureusement, les instigateurs, faute de relations, ne surent pas s'aboucher avec les militants des autres compagnies et cette tentative d'organisation préalable ne réussit pas.

Bientôt d'autres régiments furent envoyés dans le Midi pour réprimer les désordres. Cela désappointa les militants, car il devenait évident que le 17^e ne serait plus appelé à marcher en cas de troubles et ne pourrait se soulever en présence de la foule. Il fut décidé alors qu'on profiterait pour se mutiner du départ du régiment. Le changement de garnison était attendu d'un jour à l'autre. Les tirs de combat qui devaient avoir lieu à Agde pour tout le régiment avaient été contremandés. Subitement, le 18 juin, on annonça qu'ils auraient lieu, et cela quatre jours avant la date de la libération des réservistes, alors qu'ils n'avaient plus le temps de les faire. En outre, le départ de Béziers fut ordonné pour 11 heures du soir. Il était évident que les tirs n'étaient qu'un faux prétexte pour masquer aux yeux de tous le changement de garnison. Néanmoins, comme les réservistes les suivaient et que le départ pour Agde avait lieu à pied, il pouvait encore y avoir des doutes et les soldats partirent, se réservant pour la plupart de ne pas partir d'Agde alors qu'on n'aurait plus un prétexte à leur servir.

A Agde, en apprenant cet ordre, on eut l'espoir que les 2^e et 3^e bataillons refuseraient de quitter Béziers. Un soldat alla à Vias, village situé à 4 kilomètres d'Agde, pour provoquer, par l'intermédiaire du comité viticole, une manifestation sur le passage du 17^e, au cas où il